

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRE

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNEE

MORNEAU & CIE., EDITEURS

2 CENTS LE NUMERO

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIEME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

XIV—L'AMOUR

Elle allait et venait, à travers sa chambre, exaltée, hors d'elle, ne sachant plus ce qu'elle voulait et ce qu'elle ne voulait pas : criant pour s'étourdir :

—C'est un assassin !
C'est un faussaire !
Et se répondant :
—Je l'adore !

Elle alla tomber à genoux, dans un coin sombre de la pièce, cacha sa figure dans ses mains, pria, oui, pria Dieu de lui arracher cet amour infâme du cœur.

Puis, sentant que la prière ne lui apportait aucune force, et que le Dieu qu'elle invoquait, dans sa folie, ne lui répondait pas plus que la muraille contre laquelle elle appuyait son front, elle se releva pour fuir.

Elle sentait que, si elle restait, elle resterait toujours.

Elle s'élança hors de son appartement, descendit, traversa le jardin, pour s'éloigner à jamais.

C'est à cet instant que Cuchillo la vit, et prit son revolver, se donnant cinq minutes de sursis, pour qu'elle n'entendit pas la détonation.

Mais, en mettant le pied sur le seuil de la porte de sortie, Jeanne pensa de nouveau à la Mariquita, compara sa conduite à celle de cette femme.

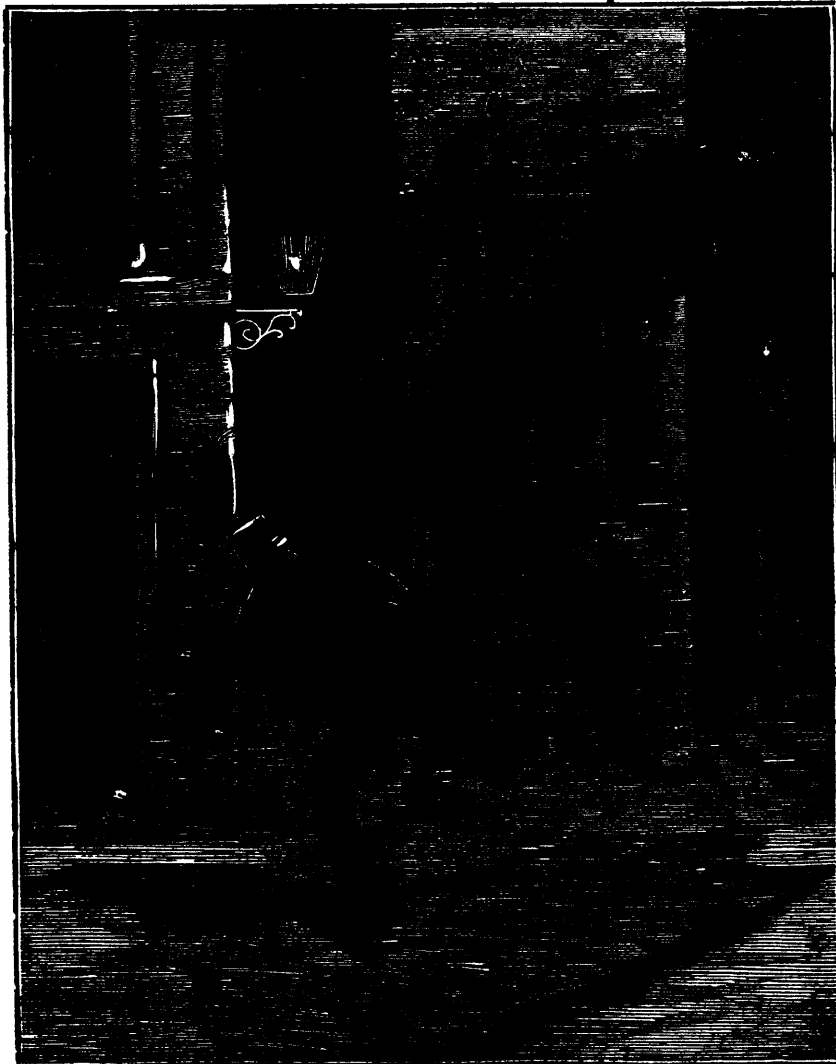
Elle se sentit petite, elle se trouva ingrate, en comparaison de la courtisane.

D'un bond, elle revint sur ses pas, courut jusqu'à la maison,

franchit l'escalier, se précipita dans le cabinet de Cuchillo et lui arracha l'arme.

—Je t'aime, Cuchillo ! lui avait-elle dit.

—Merçi ! oh ! merçi ! balbutia le malheureux, éperdu. Maintenant, je puis mourir avec joie.



... Mais, quand il avait voulu s'en assurer, l'homme avait disparu en courant.

—Mourir ! non ! Cuchillo ! Non. Tu vivras avec moi, par moi, pour moi !

—Oublies-tu ce que je suis ?

—Faussaire, assassin, bandit, forçat, que m'importe ? je suis ta femme et je t'aime !

—Jeanne !

—Cuchillo, j'avais, tu le sais, commencé ta guérison. Je l'achèverai. C'est toi que j'aime, non ce Paul de Kados que je n'ai jamais connu. Tu m'as faite la plus heureuse des femmes pendant deux ans. Je te paierai avec usure ! Va, je te rendrai bien heureux. C'est moi qui ai été cruelle... c'est moi qui te demande pardon, à deux genoux... Tiens, regarde !

Elle s'agenouilla.

—Dis-moi que tu me pardonnes, ou tue-moi !

Il la releva.

Il était fou de bonheur !

—Mourir... ce serait facile ! disait-elle, et je suis prête à mourir avec toi, si tu le veux ! Mais,

il y a mieux : c'est de racheter ton passé par le travail, par une vie d'abnégation. Je te soutiendrai... Oublie tout ! (Oublie... mes cruautés... J'étais insensée... Je suis à toi, à toi toujours !

Le soir, quand la nuit fut venue, ils partirent ensemble, se cachant comme des voleurs, n'emportant que leur amour et leur foi en l'avenir.

Cuchillo croyait rêver, et craignait le réveil.

Ils louchèrent, avec les quelques francs qu'ils avaient sur eux, un pauvre petit cabinet garni, sans cheminée, misérable, et dont le prix pourtant leur enleva presque tout leur argent.

—Doma'n, disait Jeanne avec fierté, je chercherai de l'ouvrage. Tu en chercheras aussi. Tu verras comme il sera bon le pain que nous aurons gagné et que nous mangerons ensemble.

Le lendemain elle était assise chez Mme Lapierre, mais une pareille secousse était au-dessus des forces de Cuchillo.

Il avait passé trop brusquement de l'extrême douleur à l'extrême joie.

Il avait trop souffert !

Il souffrait trop, depuis trop longtemps.

Resté seul, pendant l'absence de Jeanne, dont la voix et les caresses le soutenaient, il succomba sous les étreintes de la fièvre cérébrale, et, quand elle revint, ce fut un mourant qu'elle retrouva.

XV

L'INVITATION A DÉJEUNER

Quand Louis Olermont se fut assuré, par ses propres yeux, que Cuchillo était bien là couché sur un lit de douleur, où la maladie le clouerait pour de longues semaines, il jugea inutile de se montrer à la petite duchesse.

Il y a toujours avantage à ne pas découvrir son jeu.

L'important, c'était de savoir où retrouver son complice.

En se faisant voir à Jeanne, il ne pourrait que l'effrayer, et peut-être la porter à quelque acte de désespoir ou de violence.

Maintenant, il commençait à voir clair dans la situation.

La duchesse savait tout.

Elle avait le véritable nom de Cuchillo ; donc elle savait qui était l'intendant Bernard, et il comprenait avec une rare modestie, que sa présence, surtout en ce moment tragique, ne pourrait lui inspirer qu'une parfaite horreur, et probablement la terreur la plus vive.

Étant décidé à ne pas révéler à la jeune femme qu'il avait retrouvé sa trace et découvert son refuge, il devenait complètement oisieux qu'il perdit son temps à écouter ses plaintes et à compter ses larmes.

Outre que cela l'eût médiocrement intéressé, et nullement touché, il avait autre chose à faire de beaucoup plus urgent.

Et d'abord, ceci :

Il avait à arrêter son plan de conduite.

Avant tout, il fallait sauver Cuchillo.

Non qu'il tint à l'existence de ce camarade qui le maltraitait et menaçait toujours de lui échapper.

Mais Cuchillo représentait la fortune de Paul de Kandos.

Cuchillo mort, plus d'écus, plus de bonnances, plus d'avenir confortable assuré au vieux bandit.

L'héritière, c'était Annette, qui ne partagerait évidemment pas ses revenus avec l'intendant Bernard.

Or, Cuchillo n'ayant pas encore réalisé les biens de la famille de Kandos, Louis Olermont n'avait pas touché sa part, et ne pouvait émettre aucune prétention.

Cuchillo, maintenant, pourrait-il, ou voudrait-il, continuer, le pouvant, la comédie qui faisait leur fortune ?

Louis Olermont n'en savait rien, et se réservait d'approfondir la question à loisir.

En tout cas, Cuchillo mort tout était perdu.

Cuchillo vivant, il restait une chance, la seule, si faible qu'elle fût devenue.

Cette idée fut la première qui frappa le vieux forgeron, et il s'y cramponna, comprenant que les minutes étaient comptées.

Mais, comment sauver Cuchillo, ou, du moins, le tenter, se montrer à la « petite duchesse » ?

—Rien de plus facile ! se dit-il aussitôt en se frappant le front.

Et ceci dit, il commença à redescendre l'escalier sombre avec autant et plus de précautions même qu'il n'en avait mis à le gravir peu d'instants auparavant.

Son plan était fait.

Arrivé au bas de l'escalier, il entra chez la concierge, qui causait avec son mari, le visage assez revêché, tous les deux.

Evidemment, ils déplorait d'avoir un malade dans la maison, et surtout un malade qui paraissait si peu en état de subvenir aux frais de maladie.

Il serait bien difficile de refuser quelques petits services... et, en serait-on rétribué ?

Au moment où Olermont entra dans la loge, Mme Manouri prononçait cette phrase révélatrice de ses préoccupations :

—Après tout, l'hôpital n'est pas fait pour les chiens !

—J'arrive à temps ! pensa le mari Mme Lapierre.

—Madame, dit-il à la concierge, je suis un vieil ami de M. et de Mme PrunEAU.

Les concierges le toisèrent d'un air assez maussade.

Bien certainement, cette amitié revendiquée n'était pas un titre à leur considération.

—Je voudrais leur venir en aide...

Le visage des corbères s'adoucit instantanément.

Mais, poursuivit l'entendant, je connais la fierté de l'époux de mon pauvre ami.

Le couple parut surpris de cette fierté si déplacée, avec une teinte de blâme.

—Je n'ai donc pas voulu me montrer. C'était inutile. Je sais que vous êtes de braves gens, pleins de cœur.

Les deux portiers se regardèrent, puis regardèrent leur interlocuteur.

C'était bien à eu que ce discours s'adressait.

—Je viens donc, continua le bandit, déposer entre vos mains une première somme de deux cents francs.

Et il tira de son portefeuille deux billets de banque.

—Veuillez donc vous asseoir, dit Mme Manouri, très-affable.

—Vous prendrez bien quelque chose avec nous ? ajouta M. Manouri.

—Elviro, des verres et un litre à soize !

—Inutile ! répliqua Louis Olermont. Prenez cet argent, sans dire d'où il vous vient. N'en parlez même pas à la femme de mon ami. j'y tiens beaucoup. Seulement, mettez-vous à sa disposition, fournissez-lui tout ce dont elle pourra avoir besoin, soit en vivres, soit en remèdes pour son mari, ne ménagez rien : vous serez censés lui en faire l'avance, si bon vous semble...

Les Manouri écoutaient dans un profond recueillement et commençaient à se rengorger.

Ce rôle de « petits manteaux bleus » leur souriait assez, à ce prix-là.

—Quand vous aurez dépensé la somme, vous me le direz, car je viendrai chaque jour, et je vous redonnerai autant d'argent qu'il en faudra. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Et je puis compter sur votre rôle ?

—Oh ! avec joie, monsieur ! s'écria Elviro. C'est une si brave dame... Je vais monter me mettre à sa disposition...

—Elle sera, elle et son mari, comme un petit coq en pâte,

ajouta énergiquement M. Manouri, en homme à qui rien ne coûtera !

Et, en effet, il était évident que rien ne lui coûterait, au contraire !

— C'est cela, fit Olermont. Maintenant, je cours chercher un médecin. Dans un quart d'heure, il sera ici : je vous paierai vos services à part.

Là-dessus l'ex-gauche s'éclipça.

— Voilà un homme généreux ! s'écria Elvire enthousiasmée, lorsqu'il eut disparu.

— Hum ! fit M. Manouri, c'est pas clair ! Je me défie... de ces générosités-là.

— Qué que tu crois donc ? Que les billets sont faux ?

— Non ! répliqua le mari qui les avait soigneusement vérifiés, mais on n'est pas si prodigue de l'argent honnêtement gagné.

— Oh ! répéta la femme.

— Écoute, Elvire, nous sommes d'honnêtes gens, nous, n'est-ce pas ?

— Je l'erois, Adolphe.

— Eh bien, en ferais-tu autant pour un ami ?

— Pour sûr, non !

— Eh bien, tu vois... Alorss !...

Il n'acheva pas...

Elvire avait compris ce raisonnement topique.

— Qué que ça nous fait ? répondit-elle.

— Tu as raison ! monte là-haut et bichonne-là, c'te pauvre femme !

— J'y cours !

Louis Clermont, en sortant, se dirigea vers une boutique de pharmacien, où il demanda l'adresse du meilleur médecin du quartier.

L'adresse obtenue, il s'y rendit, raconta au docteur l'histoire qu'il venait de raconter au couple Manouri, et lui paya vingt visites d'avance, à raison de vingt francs par visite, annonçant qu'il reviendrait savoir ce que le docteur pensait de l'état du malade.

Il recommanda le secret au médecin, comme il l'avait recommandé aux portiers de l'hôtel garni où s'étaient réfugiés Jeanne et Cuchillo.

— Deux cents francs, d'une part, quatre cents francs de l'autre, ça fait six cents francs ! se disait-il en s'éloignant. S'il meurt, je suis volé ; mais, s'il guérit... nous verrons à rattrapper ça, de façon ou d'autre.

Pour ceux qui s'étonneraient de la générosité et des ressources précaires de Louis Clermont, en cette circonstance, nous devons constater que l'intendant Bernard avait, l'avant-veille, reçu d'un fermier du duc de Kandos, une somme de trois mille francs, dont il avait totalement négligé de rendre compte à son noble maître.

— Maintenant, se disait-il encore, tout en se dirigeant vers Neuilly, voyons la situation. J'ai pourvu au plus pressé, et je n'ai pas perdu ma journée.

Je vois maintenant ce qui s'est passé, comme si j'y avait assisté.

Mariquita a mis les pieds dans le plat. L'imbécile a refusé de la suivre. Alors, elle est partie, emmenant sa fille, et déclarant qu'elle allait faire valoir ses droits.

En effet, elle est la vraie duchesse, étant la veuve de Paul de Kandos, et tout lui appartient.

Cuchillo a eu peur, il s'est oru perdu. Il a fui, sa femme

l'a snivi... et ils se cachèrent et feront les morts, tant qu'ils craindront la dénonciation ou la vengeance de la Mariquita, jalouse comme une tigresse.

Là, il s'arrêta.

— La dénonciation... Elle ne l'a pas faite !

Pourquoi ?

Et, si elle ne l'a pas faite, dans le premier moment de colère, c'est qu'elle a une raison pour cela.

Laquelle ?

Je l'ignore.

Il réfléchit un instant.

— Le danger, pour être différé, n'en est pas moins certain. Que combine-t-elle ? Qu'attend-elle ? J'ai la sueur froide, rien que d'y penser !

Il se gratta le front.

— Après tout, elle l'aimait avec passion : reprit-il. Oui, c'est cela ! C'est cet amour qui la retient encore. Elle espère le repincer... Elle ne veut pas l'envoyer à l'échafaud...

Voilà d'où vient ce répit.

Il se rassura un peu.

— L'imbécile ! répéta-t-il pour la seconde fois en pensant à Cuchillo. Il était si simple pour lui de retourner avec elle. Ce n'est pas la « petite duchesse » qui aurait été un grand embarras ! Elle se serait tuée, celle-là, certainement.

Il s'arrêta encore, car, tout en soliquant, il marchait d'un bon pas.

— Donc le danger s'appelle Mariquita.

Elle sait notre secret, elle nous tient. Tant qu'elle sera là, Cuchillo aura peur et sera perdu pour moi.

Il faut supprimer la Mariquita !

Bien n'est encore désespéré, et sa mort remettrait les choses en l'état...

Mais il fronça le sourcil.

— Il y a bien Annette, Mlle de Kandos... Peuh ! Elle aime Gaston. Je les marierai, et elle se taira...

Quant à la « petite duchesse », si elle faisait trop de façons... mais bast ! il sera temps de voir après. Elle a pris l'habitude du bien-être, à présent, et, quand elle verra ce que ça rapporte le travail d'une femme...

Elle en aura bientôt assez de la misère...

Au pis-aller...

Il ne termina sa pensée que par un geste expressif, qui lui parut suffisamment clair à lui-même.

— Ainsi, conclut-il, tout se réduit pour l'instant à retrouver Mariquita... et à la réduire au silence... au vrai !

Il eut un ricanement silencieux.

Pendant huit jours, il ne survint rien de nouveau.

Pas de nouvelles de Mariquita, pas plus que si elle eût été morte.

Les époux Manouri ne laissaient manquer de rien, ni Cuchillo, ni Jeanne qui les bénissait, et dont ils acceptaient les bénédictions avec une bonhomie touchante.

Le docteur prodiguait ses visites.

Mais il ne se prononçait pas sur l'issue de la maladie, ce qui désespérait ce pauvre Louis Clermont.

Si son Cuchillo allait mourir !

Le huitième jour était le jour de la crise.

Cuchillo en sortirait convalescent, ou y succombait, avait dit le médecin.

Olermont eût bien voulu être là, pour voir, pour juger par lui-même, mais il n'osait pas se montrer à Jeanne, tant qu'il

n'aurait pas assuré la situation, c'est-à-dire tant qu'il n'aurait pas retrouvé la trace de Mariquita.

De ce côté, c'était vraiment à jeter sa langue aux chiens ! Malgré ses recherches, il n'en savait pas plus que le premier jour.

La rage tournait chez lui à la mélancolie.

Il vivait comme un homme sur le grill, et qui se retournerait dans l'espoir d'échapper à la douleur intolérable de la cuisson.

C'est dans un de ces moments de désespoir rentré et de fureur impuissante, qu'un des domestiques de l'hôtel, où il continuait à séjourner, pour empêcher les commentaires et les soupçons de la valetaille, lui remit, juste huit jours après les événements que nous venons de rapporter, une lettre portant pour suscription :

MONSIEUR BERNARD,

Intendant de M. le duc de Kandos, à Neuilly.

— Oh ! oh ! Qu'est-ce que cela ? se dit-il avec inquiétude. Qui peut bien m'écrire ?

Il rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Si l'intendant Bernard n'a pas oublié une vieille amie, qu'il vienne, demain matin, déjeuner avec elle, à dix heures, à Saint Cloud, hôtel de... »

« Il demandera Mme de Los Rios, et il trouvera celle qui l'attend ! »

« MARIQUITA. »

XVI

OU LES SURPRISES CONTINUENT

Ces huit jours n'avaient pas été moins cruels, bien que d'autre sorte, pour Gaston Lapierre.

Depuis la lettre laconique, peu explicite et surtout peu rassurante, que lui avait adressée Mme de Kandos, sur le premier moment, et que nous avons reproduite, dans un chapitre précédent, il n'avait plus eu de nouvelles de la jeune fille.

Qu'était-elle devenue ?

Que signifiait ce silence ?

Où elle était morte ; ou elle ne l'aimait plus !

Voilà ce qu'il répétait sans cesse à sa mère avec un sombre désespoir.

Mme Lapierre lui avait pourtant rapporté son entrevue avec la duchesse.

Elle avait essayé de lui faire partager les espérances qu'elle en avait conçues pour l'avenir de l'amour de son fils.

D'abord, Gaston avait partagé sa manière de voir, jusqu'à un certain point.

Si un grand malheur avait frappé la famille de Kandos, l'éloignement brusque d'Annette et le ton de sa lettre pouvaient, en effet, s'expliquer autrement que par le désir de fuir l'homme qui l'aimait et de rompre les engagements pris dans un premier moment d'enthousiasme.

Mais, en y réfléchissant, il sentait revenir et augmenter ses angoisses.

Si ce n'était que cela, pourquoi ne lui disait-elle pas ?

Pourquoi, si elle l'aimait toujours, après avoir eu assez de confiance en lui, pour lui révéler l'infamie de celui qu'elle croyait son père, se taisait-elle et lui faisait-elle mystère, à présent, des nouveaux événements survenus autour d'elle ?

N'est-ce pas dans le malheur qu'on éprouve le besoin de s'appuyer sur ceux qu'on estime et qu'on aime ?

En tout cas, elle aurait pu lui écrire de nouveau, lui indiquer un rendez-vous !

Elle devait deviner combien il souffrait.

Mais, peut-être, était-elle malade... morte !

Et, avec son imagination de jeune homme et d'amoureux, Gaston se la représentait, tantôt oublieuse, infidèle à son amour ; tantôt sur un lit de douleur, l'appelant en vain, et rendant le dernier soupir, loin de lui, son nom sur les lèvres.

Un petit événement inexplicable avait achevé de troubler Gaston, et avait, du même coup, bouleversé toutes les idées de Mme Lapierre.

Trois ou quatre jours après la visite de la « petite duchesse » alors que Mme Lapierre s'attendait à la voir revenir avec l'ouvrage qu'elle lui avait confié ; alors que Gaston ne quittait plus l'appartement de sa mère, dans l'espoir d'y rencontrer Mme de Kandos, résolu à implorer d'elle quelques éclaircissements que sa mère n'avait osé demander, — on se rappelle pourquoi, — et qu'il se croyait certain d'obtenir, le concierge de la maison monta un paquet à l'adresse de Mme Lapierre.

Cette dernière le reconnut aussitôt.

C'était celui qu'elle avait donné à Joanne, lorsqu'elle était venue lui demander de l'ouvrage.

Elle le défit vivement, en présence de son fils.

Peut-être y avait-il dedans, une lettre, un mot quelconque.

Le paquet ne contenait que l'ouvrage confié.

Et cet ouvrage n'était pas fait !

Où n'y avait pas même touché.

Que signifiait cela ?

Gaston descendit comme un fou chez le concierge, afin de lui demander qui avait apporté ce paquet, et pourquoi il n'avait pas fait monter la personne qui l'apportait.

— Mon Dieu, monsieur Lapierre, répliqua le pipelet, il m'a été remis par un commissionnaire qui est reparti aussitôt.

— Sans rien dire ?

— Pardonnez-moi. Il a dit :

« Veuillez remettre ceci, immédiatement, à Mme Lapierre. »

— Et c'est tout ?

— C'est tout !

Cela devenait incompréhensible.

Rien de plus simple pourtant.

Joanne, à demi-folle, près du lit de son mari agonisant, ne pouvait travailler.

Elle n'en avait ni le courage, ni le temps, passant ses jours et ses nuits à épier ses moindres mouvements, à lui administrer elle-même les remèdes ordonnés par le médecin, ne voulant permettre à personne de la soulager de ces soins pénibles, convaincue qu'elle seule, à force d'amour et de sollicitude, elle pourrait le sauver, s'il devait être sauvé.

Aussi, sans perdre le temps d'y joindre une ligne d'explication, et ne manquant de rien, grâce aux générosités du couple Manouri, qui l'étonnaient, mais qu'elle acceptait, voulant avant tout disputer son mari à la mort, indifférente des moyens, avait-elle renvoyé l'ouvrage donné par Mme Lapierre, en se servant de l'entremise d'un commissionnaire, à qui elle avait recommandé de ne point dire d'où il venait, et de ne pas monter chez la personne à qui l'envoi était destiné.

Pour ceux qui ignoraient ce qui se passait, cette conduite devait paraître inexplicable, et l'on comprend ce qu'elle ajouta aux angoisses de Gaston et de sa mère.

De plus, celui-ci avait osé remarquer, plusieurs fois, lorsqu'il sortait, qu'il était suivi... et suivi par Louis Olermont.

Il avait cru aussi le reconnaître, embusqué, le soir, non loin de leur maison.

Mais, quand il avait voulu s'en assurer, l'homme avait disparu en courant.

On se doute bien, en effet, que le forger, toujours en quête de la Mariquita, ne cessait de surveiller la rue des Trois-Couronnes.

Annetto était partie avec la Portona.

Annetto aimait Gaston.

Annetto, un jour ou l'autre, donnerait de ses nouvelles à Gaston, et Gaston essaierait de la voir, y parviendrait, certainement.

De là, cette surveillance des allées et venues de son fils, et de la maison occupée par lui, dont le jeune homme s'était aperçu.

Gaston se gardait bien, d'ailleurs, d'en parler à sa mère, ne voulant pas ajouter cette terreur et cette désolation au calvaire de la pauvre femme.

Les choses en étaient donc là, le matin du jour où Louis Clormont, éperdu de joie, se mettait en route et prenait le chemin de fer, pour se rendre à l'invitation de Mariquita.

— Enfin, j'en tiens ! se disait-il.

Il faut qu'elle soit folle, cette femme, pour me donner un pareil rendez-vous !

Elle se jette dans la gueule du loup.

Carajo ! Le loup a de bonnes dents... la mâchoire solide... et l'estomac robuste. Il a digéré de plus gros morceaux... et de plus difficiles à avaler.

Cependant, il avait quelques vagues inquiétudes, par moment.

— Si c'était un piège ? pensait-il.

Quel piège ? Je connais son écriture. La lettre est bien d'elle. Elle ne peut avoir aucune raison de m'en vouloir ou de se défier de moi ! Nous avons toujours été bons amis... J'avais même un faible pour cette créature...

Il ricana.

— On n'est pas parfait, après tout !

Je vois ce que c'est. Elle a perdu la trace de Cushillo, et elle veut me tirer les vers du nez !

Nous allons rire !

Au moment même où Louis Clormont descendait du chemin de fer, à Sainte-Cloud, et s'enquêrait de l'adresse de l'hôtel indiqué dans la lettre par la Mariquita, un vif coup de sonnette retentissait chez Mme Lapierre.

Il était dix heures du matin.

Les ouvrières travaillaient sous la direction de leur patronne, et Gaston, qui ne pouvait se tenir en place, était remonté dans la mansarde que nous connaissons, et qui était son lieu de refuge, après avoir été son cabinet de travail.

Là, il passait, maintenant, des journées entières, seul, en face de lui-même, le front dans ses mains, osant pleurer comme un enfant, loin de sa mère, devant laquelle il s'efforçait de cacher l'atrocité de ses angoisses et de son désespoir.

Quant au travail, il n'y songeait guère.

Son piano lui faisait horreur.

Ses cahiers de musique n'avaient plus de sens pour lui.

Une idée remplissait son cerveau, l'absorbait :

Annetto ! Qu'était-elle devenue ? Ne l'aimait-elle plus ? Ne la reverrait-il plus ? Que s'était-il passé chez le duc ? Pourquoi avait-il disparu ? Comment se trouvait-il ruiné, du jour au lendemain ? Et comment se faisait-il que ses domestiques eussent l'air de ne rien savoir ?

Quand il s'était présenté à Nouilly, après avoir reçu la lettre d'Annetto, on lui avait répondu que le duc et la duchesse étaient partis pour le château de Kandos.

Or, c'était un mensonge, puisque la « petite duchesse » était à Paris, et s'y cachait, cherchant de l'ouvrage pour gagner sa vie.

Quelle que fût son horreur à l'idée de s'adresser à son père, il eût pourtant fini par interroger Louis Clormont.

Mais sa mère lui avait raconté qu'il s'était présenté chez elle pour s'informer de ce qu'étaient devenus le duc et la duchesse.

Il l'ignorait donc !

Dès lors, inutile de tenter une démarche auprès de lui.

Il en était là de ses éternelles réflexions, lorsqu'il entendit, dans le corridor, des pas légers qui se rapprochaient de sa porte.

C'était sa mère, à n'en pas douter.

Son pas lui était trop connu, pour qu'il put s'y tromper.

Mais elle n'était pas seule.

Un autre pas se mêlait au sien.

Il avait entendu le coup de sonnette que nous avons signalé.

L'appartement de sa mère étant juste au-dessous de sa mansarde, le bruit de la sonnette montait jusqu'à l'étage supérieur, et ce bruit aussi était trop familier à son oreille pour qu'il pût s'y tromper.

— Est-ce que quelqu'un viendrait me voir ? se demanda-t-il avec cet ennui et ce dégoût des relations extérieures, qu'on ressent si violemment dans certaines dispositions du cœur et de l'esprit.

Evidemment, oui, car on frappa à sa porte.

Il l'avait fermée en dedans, pour être sûr qu'on ne le dérangerait pas.

Néanmoins, il se leva.

— Est-ce toi, mère ? demanda-t-il.

— Oui, ouvre-moi.

Il ouvrit.

Mme Lapierre entra.

Derrière elle, Gaston éperdu, croyant rêver, aperçut Mlle de Kandos.

Cela était si inattendu, qu'il poussa un cri de surprise, et chancela, brisé par l'émotion, avant de savoir si c'était de la joie, si c'était la réalisation de tous ses vœux, qui lui portait un tel coup au cœur.

— Gaston, dit Mme Lapierre, d'une voix tremblante aussi d'émotion, Mlle de Kandos veut te parler, à toi seul.

Et, s'effaçant pour faire passer la jeune fille, elle se retira, sans attendre de réponse, et ferma la porte sur les deux jeunes gens, qui restèrent en face l'un de l'autre.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Très prochainement, nous commencerons la publication d'un autre roman, sous le titre de : « LE SIGNE DE LA CROIX » Nous ne dirons rien de ce nouveau feuilleton, si ce n'est qu'il surpasse en intérêt tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour.

A NOS SOUSCRIPTEURS ARRIÉRÉS

Dans ce numéro, nous envoyons les comptes à tous nos abonnés arriérés et aussi à ceux dont le terme expire avec ce mois, et nous les prions de nous en faire parvenir le montant par le retour de la maille.

Tous les comptes marqués de ce signe X et qui ne seront pas payés le 15 septembre prochain, seront, à cette date, remis à notre avocat pour perception.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

VI

Après quelques mois d'union, il dut partir et se séparer de ma mère, dont la santé ne lui permettait pas de le suivre : elle commençait déjà cette terrible maladie causée par le chagrin, et qui l'a tuée.

M. de Sainte-Même resta quinze mois absent.

Le chevalier revint pendant ce temps et employa toutes les séductions de l'amour près d'une femme à qui l'horreur du crime donna la force de résister.

Mon père, libre enfin, croyait-il, annonça son arrivée. Son cousin, oublieux de notre honneur à tous, conçut un plan atroce pour obtenir par ruse ce que la vertu lui refusait.

Il gagna la femme de chambre favorite de la marquise, il gagna le valet de chambre de mon père, envoyé en courrier pour apporter cette bonne nouvelle.

Ma mère fut prévenue par tous les deux, en grand mystère, que son mari arriverait la nuit, qu'il se faisait une fête de la surprendre ; que, pour le charmer, elle devait avoir l'air de ne se douter de rien.

La pauvre femme soupira fort : sa solitude lui faisait paraître la chaîne moins lourde.

Elle se résigna pourtant et tâcha de se conformer de son mieux aux intentions de son mari.

La perfide soubrette lui ôta soigneusement les lumières, introduisit le séducteur, et le crime fut consommé.

La seule ressemblance que les deux cousins eussent entre eux était celle de la voix.

Le chevalier le savait, et il en abusa : ma pauvre mère fut tout à fait trompée.

Le matin seulement, la fraude se découvrit.

Depuis plusieurs heures le perfide l'avait quittée ; elle apprit facilement que son mari n'était pas revenu, et même une nouvelle lettre de lui annonça que des difficultés nouvelles retardaient indéfiniment son retour.

Elle fut sur le point de devenir folle. A qui se confier dans une position semblable ? A qui avouer un pareil déshonneur, un pareil forfait ?

La pensée du suicide ne la quitta pas pendant cette mortelle grossesse, et, chose étrange ! la seule raison peut-être qui l'en préserva, fut l'amour qu'en dépit d'elle-même elle conservait pour son séducteur, et qu'elle reportait sur son enfant.

Elle était mère, elle voulut vivre.

Heureusement mon père ne revint point avant une année. Son perpétuel état de souffrance, la retraite dans laquelle elle vivait, lui permirent de cacher son état.

Elle eut pour unique confidente une oréole, amenée par elle en France, qui reçut son fils sans se douter quel en était le père, et qui l'emporta dans son pays. C'est par elle que vous avez d'abord été élevé, Armand.

Mon père, vous le savez, était un de ces hommes rares, de la trempe du marquis de Brece, pour lesquels l'honneur est tout. S'il eût soupçonné l'existence de ce pauvre enfant il l'eût tué, il eût tué ma mère : et, quand à son cousin, aucun châtiement ne lui eût semblé égal à son crime.

Ma mère n'avait jamais voulu le revoir, et son beau-père

étant mort dans l'intervalle, toute communication cessa entre eux.

A son retour, mon père se trouva chef de famille. Il en accepta les devoirs.

Ma mère se fit une violence extrême pour ne pas se jeter à ses pieds et lui avouer qu'elle n'était plus digne de lui. La sûreté de son fils et celle du chevalier seule l'en empêcha ; mais elle s'imposa la dure expiation de renoncer aux plaisirs de son âge et de sa position : elle se jeta dans une direction austère et conserva toute sa vie la réputation la plus inattaquable.

Peu à peu elle s'attacha à son mari. Nous vîmes au monde : ce fut un lien.

Sa sollicitude vous suivait néanmoins, Armand, et elle versa bien des larmes sur votre absence.

Votre père continuait le cours de ses débordements ; il se livrait à toutes les extravagances du jeu et de la débauche. Tant qu'il n'alla pas plus loin, son cousin se contenta de le réprimander, en fournissant à sa dépense ; le jour où il oublia l'honneur, son arrêt fut irrévocable.

M. de Sainte-Même obtint une lettre de cachet pour le transporter aux colonies ; il lui refusa tout, il le déshérita même du nom qu'il traînait dans la fange.

Le chevalier, obligé de céder, ne lui pardonna point. Ma mère s'était en vain traînée aux pieds de son mari pour obtenir sa grâce, et le coupable, au contraire, la prit en haine, jura de se venger d'elle, persuadé qu'elle seule inspirait à mon père cette sévérité.

Il connaissait l'habitation de son fils, il savait la passion de ma mère pour cet enfant, il résolut de le lui enlever, et, pour le faire, une nouvelle trame ne lui coûta pas.

M. le prince de Conti lui avait conservé ses bontés en dépit de tout. Il avait éprouvé plus d'une fois le caractère chevaleresque et plein de bonté de ce prince : il lui écrivit, lui confia son secret, en donnant à Armand une mère fictive et morte : il peignit en traits de feu les persécutions dont le pauvre petit être serait entouré, maintenant qu'il ne pouvait plus le défendre, se posa comme un père au désespoir, et obtint de S. A. S. qu'elle se chargerait de son avenir, et qu'elle ne révélerait jamais son existence à qui que ce fut.

C'est alors que vous quittâtes vos protecteurs et que commença une nouvelle existence.

On annonça votre mort à ma mère, pour ne pas avoir à rendre compte de votre disparition. Elle le crut, malgré de secrets pressentiments, de légers indices, et ne s'en consola jamais.

Elle me laissa une lettre, par laquelle elle me suppliait de vous chercher, de faire ce que la crainte d'être découverte par mon père l'avait empêchée de faire.

Votre ressemblance achevait de lui donner des soupçons. J'obéis ; je vis M. le prince de Conti : il m'avoua tout. J'acquis une certitude, et dès lors je ne m'occupai que de vous.

Lorsqu'à mon retour j'appris l'amour d'Aurôre, je crus devoir invoquer l'autorité de mon père pour empêcher un crime. Je lui dis votre naissance obscure, votre position, votre caractère, ce qu'il connaît.

Il défendit à sa fille de vous aimer, sous peine de sa malédiction. Vous savez le reste.

Voilà ce que j'avais à vous apprendre, ce que j'avais juré de cacher à la terre entière.

Ma mère ne détruisit point les fatales lettres échangées, après le crime, entre son cousin et elle. Une voix secrète lui disait que vous existiez encore ; elle risqua de se compromettre

pour vous conserver les preuves de votre naissance et des droits à la protection de celui qui vous avais mis au monde.

—Et comment mourut mon père ? demanda Armand avec une profonde ironie, sur quelque échafaud ou à quelque gibet de grand chemin ?

—Votre père mourut en duel, tué par un mari dont il avait séduit la femme. Mon père s'y montra insensible ; mais ma mère n'a pas passé un jour sans le pleurer et sans prier pour lui. C'était une sainte, Armand !

—Comme vous, ma...

Il se leva vivement et s'enfonça sous les arbres.

Lorsqu'il revint, son visage était bouleversé. Il tendit les deux mains à Andrea, à sa femme, qui l'attirèrent vers eux pour l'embrasser. Il recula doucement.

—Pas encore, murmura-t-il, pas encore, je ne puis ! Ah ! le crime est dans notre sang je ne m'étonne plus ! Et Aurore, la pauvre Aurore ! ayez-en bien soin, ma sœur !

Ce mot sembla lui arracher l'âme.

—Vous aurez ce soir les papiers nécessaires pour continuer votre route, pour vous rendre où il vous plaira d'aller. Vous me laisserez cette cassette, Amaranthe, c'est tout ce que je réclame. J'aurai besoin de l'ouvrir souvent pour croire à ce qu'elle renferme.

Il resta encore quelques minutes avec eux, puis il les pria de l'excuser, et, ordonnant qu'on lui armât une barque, il se rendit sur le lac.

Ils le revirent le soir, bien peu de temps avant de se séparer : il les regarda en silence.

—Monsieur le comte, elle est heureuse, n'est-ce pas ? vous l'aimez ?

—Demandez-le-lui, répliqua le comte.

Il soupira profondément et sortit.

Le lendemain, il ne parut pas : il était sorti de grand matin, leur dit-on.

Vers midi, un sous-officier remit au comte un grand paquet cacheté ; c'étaient ses passeports, auxquels étaient joints ces quelques mots :

« Vous ne me reverrez plus. Je ne puis rester dans le monde, où mes mauvaises passions m'entraîneraient, comme mon père, à quelque infamie dont vous auriez à rougir. Et puis, je ne guérirai jamais de ma folie. Soyez heureux, et oubliez-moi tous ; à dater d'aujourd'hui, je n'existe plus pour personne. »

En effet, malgré des recherches minutieuses, il fut impossible de découvrir ce qu'il était devenu. Il envoya sa démission au général en chef et il partit.

On le crut dans quelque Trappe ou dans les déserts de l'Amérique.

La comtesse en conserva, comme sa mère, une mélancolie inconsolable.

La pauvre Aurore resta folle, et sa sœur ne la quitta plus. Elle ne vit jamais dans Armand que le fiancé de son cœur, et ses regrets étaient déchirants. La comtesse la soignait jour et nuit.

Lorsque Andrea suppliait sa femme de prendre quelque repos :

—Non, disait-elle, mon ami, nous expions pour ma mère, et son âme en sera purifiée. Dieu m'a envoyé cette tâche, je n'y failirai pas !

Balbiano a presque toujours été inhabité depuis cet événement, sauf à courts intervalles, et la fatalité semble peser sur ses murs témoins de tant de douleurs et de larmes.

FIN

COUP DOUBLE

Il y a quelques années, le fait suivant, très authentique, a été raconté par le Dr Murray à l'assemblée anniversaire de la Société des Traités religieux de Londres.

Un pieux missionnaire, dont la santé avait été fort compromise par le climat brûlant de l'Inde, alla chercher une région plus tempérée dans les vallées de l'Himalaya.

Là il rencontra, dans le même hôtel, deux étrangers dont l'un était médecin et l'autre officier.

Chaque jour il les retrouvait à table d'hôte, et il remarqua que souvent leur conversation était loin d'être édifiante.

Le missionnaire eut un jour l'idée de laisser un traité religieux sur la table commune.

Dans le courant de l'après-midi le médecin prit la petite brochure, la lut et l'emporta pour la relire.

Quelque temps après, il s'approcha du missionnaire et lui dit :

« Vous avez laissé là, sur la table, un livre étonnant ; je n'ai pu trouver un moment de paix depuis que je l'ai lu ! »

Alors, humilié, il demanda au missionnaire ce qu'il avait à faire pour être sauvé de ses péchés et trouver la paix de son âme.

Le missionnaire lui parla de l'AGNEAU DE DIEU QUI OTE LE PÉCHÉ DU MONDE.

Le médecin parut goûter cette parole de réconciliation, mais il pria le missionnaire de ne rien dire de cet entretien à l'officier, « car, ajoutait-il, il romprait avec moi ; il ne m'adresserait plus la parole. »

Le même traité fut replacé sur la table, et ce fut au tour de l'officier de s'emparer de ce livre et de le relire.

Lui aussi, après cette lecture, vint auprès du missionnaire pour lui adresser, dans l'angoisse de son âme, la question suprême :

« Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Et ayant reçu du missionnaire la même réponse, puisqu'il n'y a pas deux manières d'être sauvé, l'officier supplia de même le missionnaire de n'en rien dire au médecin, « car, ajoutait-il, nous nous sommes moquer ensemble des choses de Dieu. »

Le missionnaire avait l'habitude d'avoir, dans la soirée, chez lui, une réunion religieuse.

Les deux incroyables, travaillés dans leur conscience, s'y rendirent, chacun de son côté.

Leur étonnement fut grande de s'y rencontrer, mais au fond ils se sentirent bien heureux de humilier ensemble devant le Seigneur, en qui ils crurent désormais et dont ils devinrent les serviteurs.

HISTOIRE D'UN CAPUCIN

Un capucin était allé vaquer au dehors pour les besoins de son couvent : il marchait d'un pas pressé, l'air humble et doux, l'œil fixe et dénotant que le recueillement intérieur lui était habituel.

Deux jeunes étourdis le rencontrèrent. Quelle bonne aubaine ! Un capucin !

—Vous êtes capucin ? lui dit l'un d'eux.

Le bon capucin vit tout de suite à qui avait affaire, et prenant le ton nazillard d'un béat : — Ou...i, Messieurs ! répondit-il.

—Et quel est votre emploi dans le couvent ? Est-ce vous qui sonnez les cloches ?

—Ou...i, Mess...sieurs !

—Faites-vous encore autre chose ?

—Ou...i Mess...sieur !

—La cuisine, peut-être ?

—Ou...i, Mess...sieurs !

—Et la porte du couvent ? Est-ce vous qui la gardez ?

—Ou...i, Mess...sieurs !

—Mais vous n'êtes pas à votre porte ? Vous allez à la provision, sans doute ?

—Ou...i, Mess...sieurs !

A plusieurs autres questions non moins impertinentes, le capucin répétait imperturbablement : Ou...i Mess...sieurs.

L'un des jeunes gens, fatigué d'entendre ce Ou...i, Mess...sieurs, s'écria :

—Mais mon Frère, je crois que vous vous f... de nous ?

—Ou...i, Mess...sieurs.

Et le capucin continua son chemin, laissant nos jeunes gens tout penauds. Ils ne s'attendaient pas à cette dernière réponse.

VARIÉTÉS

Dans un concert, un pianiste joue je ne sais quel ennuyeux morceau depuis plus d'une demi-heure.

—Ce n'est pas étonnant, dit quelqu'un, il est sourd ! Il ne s'entend pas.

—Alors, répond Quillebois, faites-lui signe qu'il a fini.

* * *

Au Remolli-Club, on discute la question de la peine de mort, et les avis sont partagés.

—Moi, dit Guibollard, je crois que la guillotine est d'un salutaire exemple. Mais je voudrais qu'on exécutât le criminel la veille de l'assassinat. De cette façon, on sauverait la victime !

* * *

Toutes les épouses heureusement ne sont pas comme cette brave femme qui vient de passer en jugement à la Nouvelle-Orléans pour avoir vidé une marmite d'eau sur un passant.

—Pourquoi, lui dit le juge, avez-vous commis un acte aussi cruel !

—Faites excuse, mon magistrat, répondit l'accusée, je croyais que c'était mon mari !

* * *

En correctionnelle :

—Vous êtes accusé d'avoir asséné des coups de bâton sur la tête d'un monsieur chauve.

—Ça c'est vrai, mon président.

—Vous en convenez donc !

—Très bien. Mais c'était pour me faire la main au métier que j'exerce.*

—Quel est-il donc ?

—Casseur de cailloux, mon président !

Hâtez-vous de profiter des immenses avantages que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Volours, Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour (ces deux derniers sont maintenant en cours de publication) ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Volours — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,

Boîte 1986,

475 Rue Craig, Montréal.